

# LA ROUTE DES SPECTRES

*Atelier Fusianima*



# LA ROUTE DES SPECTRES

*Par Atelier Fusianima*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Kérosène et Poussière	4
Chapitre 2 : Le Manifeste de la Joliette	8
Chapitre 3 : L'Amertume de Casablanca	11
Chapitre 4 : Acier Contre Peau	14
Chapitre 5 : Le Sacrifice de l'Infiltrée	17
Chapitre 6 : Le Pont de Sang	21
Chapitre 7 : Marseille en Flammes	25
Chapitre 8 : Confession au 9mm	29
Chapitre 9 : L'Heure des Loups	33
Chapitre 10 : Le Sel du Silence	37

# Chapitre 1

## Kérosène et Poussière

La poussière du Rif a le goût de la rouille et du tabac froid. Sous un soleil qui écrasait les reliefs, Mateo sentait la sueur coller sa chemise en soie à ses omoplates, un rappel constant que ce paysage de rocailles rouges n'avait rien de la luxuriance humide de la vallée du Cauca. À ses côtés, Sofia ne cillait pas. Derrière ses verres fumés, elle fixait l'extrémité de la piste où deux hommes en djellaba achevaient de dégager les broussailles. Le vrombissement du bimoteur déchira le silence statique de la vallée, une plainte mécanique qui s'accorda au battement sourd dans la poitrine de Mateo. Les roues du Cessna effleurèrent la piste improvisée, soulevant un nuage ocre qui engloutit les silhouettes des guetteurs.

— Ils sont nerveux, murmura Sofia sans bouger les lèvres.

Mateo ne répondit pas. Il caressa le combiné froid du téléphone satellite dans sa poche. Le Cessna 402 s'immobilisa dans un sifflement de turbines agonisantes. La porte s'ouvrit sur une bouffée de kérosène brûlé, crachant de lourds ballots de jute scellés au ruban adhésif noir. Brahim, le patriarche local dont le visage ressemblait à une carte de géographie tourmentée, s'avança en faisant crisser le gravier sous ses sandales. Derrière lui, trois Mercedes 500 SEL noires attendaient, moteurs tournants, les carrosseries couvertes d'une fine pellicule de terre saharienne.

— Le compte n'y est pas, Mateo, lança Brahim en désignant les ballots d'un geste sec du menton.

Le Condor fit un pas en avant, les mains ouvertes, mais ses doigts frôlaient la crosse en nacre de son Browning. Il y avait dans l'air cette électricité qui précède les orages

ou les exécutions. La règle était simple : cinquante pour cent à l'atterrissage, le reste après le passage du détroit. Mais les seigneurs du haschisch n'aimaient pas attendre les faveurs de Cali.

— La mer est mauvaise cette semaine, Brahim. Les douanes espagnoles sont sur les dents. On ajuste la commission pour le risque.

Un silence pesant retomba sur le plateau. Sofia fit un pas de côté, se plaçant dans l'angle mort du chauffeur de la première Mercedes. C'était une chorégraphie de la méfiance où chaque soupir pesait le poids d'une déclaration de guerre.

— On n'ajuste pas la parole donnée, cracha le vieil homme.

Le signal ne fut qu'un léger battement de paupières. Le passager de la Mercedes de tête commença à abaisser sa vitre blindée, mais il n'eut pas le temps d'ajuster son fusil d'assaut. Une rafale de MP5, brève et chirurgicale, pulvérisa le verre feuilleté. Le métal hurla sous les impacts, une pluie de plomb s'abattant sur le flanc de la berline allemande dans un fracas qui étouffa les cris des oiseaux de proie tournoyant plus haut.

Le silence qui suivit fut plus lourd que les coups de feu. Mateo s'approcha de la portière criblée, évitant les éclats de verre qui accrochaient la lumière comme des crocs sur le sol. À l'intérieur, le cuir beige était désormais marbré de pourpre sombre, une fresque épaisse qui dégoulinait sur les tapis de sol. Le chauffeur s'affaissa contre le volant, déclenchant un klaxon monotone qui servit d'oraison funèbre.

— Maintenant, on a une remise de peine, conclut Mateo en fixant Brahim dont le visage n'avait pas perdu une ride d'impassibilité. La terre boira le sang, et vous boirez le reste. On charge.

Mateo s'avança vers la portière du conducteur et, d'un geste presque délicat, écarta le

corps qui s'affalait. Le klaxon cessa brusquement. Il sortit un mouchoir en soie de sa poche, essuya une tache de graisse sur le chrome de la poignée, puis se tourna vers Brahim. Le vieil homme n'avait pas cillé, mais ses phalanges blanchissaient sur sa canne en bois de genévrier. Autour d'eux, les hommes de main marocains hésitaient, leurs doigts crispés sur les gardes de leurs fusils.

Sofia s'adossa à l'aile du Cessna, observant le transfert des ballots. Elle nota la cadence des porteurs, le bruit sourd du jute contre le cuir des coffres. Dans cette lumière déclinante qui étirait les ombres des montagnes comme des doigts noirs sur la piste, elle se demanda combien de temps cette terre pourrait absorber de tels secrets. Elle étudiait les visages des jeunes recrues de Brahim ; ils ne voyaient en Mateo qu'un étranger arrogant, ignorant que pour l'homme au mouchoir de soie, ils n'étaient que des variables d'ajustement dans un livre de comptes mondial.

— La logistique est une science exacte, Brahim, murmura Mateo d'une voix que le vent portait à peine. Si on commence à discuter les chiffres après que les moteurs ont refroidi, on n'est plus des hommes d'affaires, on est des mendiants qui se battent pour des miettes.

Brahim cracha dans la poussière rouge, un mélange de mépris et d'acceptation amère. D'un signe de tête, il ordonna la fin du déchargement. Un jeune homme, à peine sorti de l'adolescence, s'approcha pour nettoyer le sang sur le siège passager avec un chiffon sale, mais Mateo l'arrêta d'un geste sec. Il voulait que l'odeur reste, que le souvenir de la "remise de peine" imprègne chaque kilomètre du trajet jusqu'à Tanger. On ne transportait pas seulement de la marchandise, on transportait une leçon.

— On part dans dix minutes, dit Mateo en consultant sa Rolex. Sofia, vérifie que les bordereaux correspondent à ce qu'on a mis dans la 500 SEL de tête. Je ne veux pas d'une virgule de travers.

Sofia hocha la tête, ses doigts effleurant une douille encore chaude dans sa poche.

Elle s'approcha de la berline criblée, ses talons s'enfonçant légèrement dans la terre meuble. Elle croisa le regard de Brahim. Il n'y avait plus de colère dans les yeux du vieux chef, seulement la reconnaissance glaciale d'un prédateur envers un autre. Le moteur de la première Mercedes s'ébroua dans un nuage de fumée noire, signalant le début d'une longue nuit de convois à travers les lacets du Rif.

# Chapitre 2

## Le Manifeste de la Joliette

Le Mistral hurlait entre les portiques du quai de la Joliette, charriant un goût de sel poisseux et de fioul lourd qui s'incrustait sous les ongles. Dans le bureau vitré de la capitainerie, la lumière des néons tressautait au rythme du martèlement d'une vieille imprimante. Sofia ne cilla pas. Elle écrasa le tampon encreur sur le registre de sortie, un geste lourd, définitif, qui condamnait six tonnes de marchandises du clan local à s'évanouir dans les entrepôts fantômes de Cali. Sous ses doigts, le papier carbone gardait la trace d'une trahison que le milieu ne pardonnerait jamais.

Dehors, la Mercedes 500 SEL attendait, moteur tournant. Ses phares découpaient la brume maritime comme des lames de projecteur. L'air était saturé de l'arôme âcre des Gauloises que fumaient les hommes de main en bas des escaliers ; ils gardaient les mains enfoncées dans les poches de leurs pardessus, les épaules voûtées sous le vent. Le milieu marseillais s'effritait, accroché à des codes d'honneur que la cocaïne colombienne avait déjà dissous. Sofia posa son stylo et fixa le quai n°4. Là-bas, sous les grues, on déchargeait les conteneurs de pièces détachées arrivant de Casablanca.

Un docker, un colosse nommé Moretti, fut projeté contre une pile de palettes de cèdre. Son crime était simple : il avait vérifié ses bordereaux une fois de trop. Il n'y eut pas de sommation. Bastien, un lieutenant qui portait encore la gourmette en or massif héritée de son père, s'approcha de l'ouvrier. Il y avait dans sa démarche une raideur nerveuse, un reste de cette époque révolue où l'on ne frappait pas un civil sans l'aval du Grand Conseil.

Sofia observa la scène derrière la vitre grasse. Elle vit le docker lever les mains, les doigts tremblants, une supplique muette que le vent emporta. Bastien sortit un Beretta

de sous son aisselle. Le coup partit dans un claquement sec, étouffé par les rafales. Le corps de Moretti s'effondra d'un bloc, renversant son thermos de café qui se répandit sur le béton lépreux. La vapeur du liquide chaud se mêla un instant à l'odeur métallique du sang frais.

Sofia rangea le registre falsifié dans sa mallette en cuir. En bas, les hommes de Bastien s'écartaient déjà les uns des autres, jetant des regards obliques vers les ombres du quai. La méfiance s'installait physiquement, dans les nuques qui se raidissaient et les mains qui se rapprochaient des crosses. Ils chercheraient bientôt des traîtres dans leurs propres lits, tandis que les navires de Mateo glisseraient sans encombre dans le chenal. Elle quitta le bureau, ses talons claquant sur le carrelage avec la régularité d'un métronome. En passant devant la dépouille, elle ne ralentit pas. Pour elle, cet homme n'était qu'une ligne de comptabilité barrée.

La portière de la Mercedes se referma dans un déclic sourd, l'isolant du sifflement du vent et du relent de tripes qui semblait coller à ses semelles. À l'intérieur, l'habitacle exhalait une odeur de cuir de buffle et de tabac froid. Lucho, le chauffeur dépêché par Mateo, ne tourna pas la tête. Ses mains gantées restaient crispées sur le volant en ronce de noyer, les yeux rivés sur les essuie-glaces qui battaient le crachin poisseux.

« C'est fait ? » demanda-t-il, la voix rauque.

Sofia fit glisser la mallette sur le siège arrière. Elle ne répondit pas tout de suite, observant par la vitre teintée la silhouette de Bastien qui, sur le quai, essayait nerveusement sa gourmette sur sa manche. Le lieutenant semblait minuscule sous les grues géantes, vestige d'un empire qui s'écroulait sans même avoir compris que la serrure du royaume avait été changée.

« Le manifeste est signé, Lucho. Les dockers se regarderont de travers demain matin, et d'ici demain soir, ils s'égorgeront pour savoir qui a vendu Moretti aux flics », lâcha-t-elle enfin. Sa voix était aussi tranchante qu'une lame de rasoir.

Sur le quai, Bastien cracha par terre, mais le vent lui renvoya son mépris au visage, maculant le revers de son manteau. Il sentait le poids du silence de ses hommes, une tension électrique qui annonçait l'orage. Dans le milieu, on acceptait la mort pour les affaires, mais l'exécution gratuite d'un type qui partageait le café dix minutes plus tôt était une rupture de contrat. Cette certitude lui nouait les boyaux.

La berline s'ébranla, les pneus crissant sur le bitume dévoré par le sel. À mesure qu'ils franchissaient les hautes grilles en fer forgé, Sofia vit dans le rétroviseur les gyrophares bleus d'une patrouille de gendarmerie. Les reflets dansaient sur les conteneurs comme des feux follets. Elle esquissa un sourire imperceptible. Elle venait d'injecter une dose mortelle de venin dans l'artère principale du port.

« Mateo attendra le chargement à l'entrepôt de l'Estaque », reprit Lucho en engageant la voiture sur le boulevard littoral désert. « Il veut que vous soyez là pour l'ouverture des scellés. »

Sofia ferma les yeux, laissant sa tête reposer contre l'appui-tête. Elle imaginait déjà les flammes qui allaient lécher les villas de la Corniche, le bruit des vitres brisées et les cris des vieux parrains découvrant qu'ils n'étaient plus que des dossiers périmés. La guerre ne faisait que commencer, mais pour elle, la victoire avait déjà le goût du plomb et l'odeur de brûlé des registres falsifiés. Marseille n'était plus une cité, c'était un bûcher, et elle tenait l'allumette.

# Chapitre 3

## L'Amertume de Casablanca

L'air du club était une mélasse saturée de tabac blond et de l'odeur lourde du jasmin qui montait de la Corniche. Au-dessus de la table en acajou griffé, les pales d'un ventilateur coupaient la lumière des néons en tranches régulières sur le visage de Mateo. Il lissa le revers de sa veste en soie grège, sentant la pression du Beretta 92FS contre ses côtes, un rappel froid que dans ce métier, la confiance est une maladie dont on guérit par le sang. Face à lui, Sofia gardait les yeux fixés sur les bouteilles de gin qui s'alignaient derrière le bar comme des sentinelles.

Le silence s'étira, rompu par le ressac de l'Atlantique contre les digues du port, ce bruit de mastication perpétuelle qui semblait dévorer la ville. Mateo se pencha, brisant la distance de sécurité. Sa main gauche s'égara sur la nuque de Sofia tandis que la droite, invisible sous la nappe, restait crispée à quelques millimètres de la crosse en polymère. Leur baiser n'était pas une promesse, mais une perquisition. Il chercha dans le souffle de la femme le goût de la trahison ; Sofia, les doigts effleurant la manche de Mateo, palpait la structure du holster, évaluant le temps de réaction de son partenaire. Ils restèrent ainsi, deux prédateurs se flairant dans la sueur de Casablanca, conscients que l'alliance qu'ils bâtissaient serait pavée de leurs propres renoncements.

Mateo recula d'un pouce, ses yeux sondant le masque de l'avocate. « On partage la route, Condor », murmura-t-elle, sa voix couverte par le ronronnement du ventilateur, « mais garde en tête qu'il n'y a pas assez de place pour deux Mercedes à l'arrivée. » Il ne répondit rien, se contentant de tapoter une cigarette contre son briquet en or, un objet ostentatoire qui jurait avec la sobriété clinique de la femme. L'alliance était conclue, une architecture de fer prête à s'effondrer au premier signe de faiblesse. À

l'extérieur, les phares d'une patrouille balayèrent la rue, éclairant la carrosserie noire d'une 500 SEL garée en double file, moteur tournant.

La portière de la Mercedes s'ouvrit dans un souffle pneumatique, libérant une traînée de fraîcheur artificielle qui se heurta à la moiteur de la rue. Mateo poussa Sofia à l'intérieur avant de s'engouffrer derrière elle. L'odeur du cuir Connolly neuf et du tabac froid les isola instantanément du cri des mouettes tournoyant au-dessus des jetées. Le chauffeur, une ombre aux mains gantées de cuir perforé, lança le V12 qui ronronna comme un fauve repu. La voiture s'extirpa de la file, glissant sur le bitume défoncé de la Corniche avec une insolence feutrée. Mateo sortit un téléphone satellite de sa sacoche, les yeux fixés sur le profil de marbre de l'avocate.

« Le chargement de Buenaventura est entré dans la zone de tri », annonça-t-il en composant un code court. « Si un seul docker s'approche du conteneur 402, je ne pourrai plus garantir la courtoisie de mes hommes. » Sofia tourna lentement la tête, un sourire sans chaleur étirant ses lèvres peintes d'un rouge sombre. Elle posa sa main sur celle de Mateo, serrant ses doigts avec une force qui n'avait rien de romantique. « Mes amis n'ont pas besoin qu'on leur garantisse la sécurité, ils ont besoin qu'on leur garantisse l'oubli. Assure-toi que la came soit aussi pure que promis, ou ce pont s'effondrera avant que la cargaison ne touche Marseille. »

La voiture freina brusquement devant un entrepôt délabré, près du terminal de conteneurs. Un homme en survêtement de nylon, une Kalachnikov en bandoulière, s'approcha de la vitre teintée. Mateo l'abaissa de quelques centimètres, laissant entrer l'amertume du sel marin. « Patron, on a un problème avec Karim », bafouilla l'homme, les yeux fuyants. « Il a parlé à un cousin de la douane. » Mateo ne changea pas d'expression. Il descendit de voiture, suivi par Sofia qui ajusta son tailleur, imperturbable au milieu de la poussière.

Dans la pénombre de l'entrepôt, un jeune homme était agenouillé sur le béton froid, les mains liées par du fil de fer. Mateo s'approcha, posa une main presque paternelle

sur l'épaule du traître, puis, d'un mouvement fluide et désintéressé, il lui logea une balle dans la nuque. Le claquement sec résonna contre les tôles ondulées, une ponctuation définitive. Il rangea son arme avec une lenteur calculée et se tourna vers Sofia. « Le sang des bavards tache toujours la soie, Sofia. J'espère que tes dossiers sont plus propres que les fréquentations de mes hommes. » Elle regarda le corps s'affaisser, puis le visage de Mateo, cherchant une once de regret qu'elle ne trouva pas. Elle fit un pas vers lui, enjambant la mare sombre qui s'élargissait sur le sol. « Mon dossier est vide, Condor. C'est là toute ma force. On continue ? »

# Chapitre 4

## Acier Contre Peau

Le premier impact ne fit aucun bruit, juste une étoile de givre soudaine sur le pare-brise blindé du Range Rover de tête. C'était le travail des Calabrais, propre et sec, avant que la Corniche ne devienne un abattoir sous la lune de Marseille. Les rafales de PM12 déchirèrent le silence, transformant le convoi de Mateo en une carcasse de métal hurlante entre la roche calcaire et le vide de la Méditerranée. Le Condor sentit le souffle d'une balle frôler sa tempe, une caresse glaciale lui rappelant que dans ce métier, on ne meurt jamais vieux, on meurt juste par inattention.

Sofia écrasa l'accélérateur de la BMW 750i. Le V12 hurla pour s'extraire de la nasse. Elle ne regardait pas les corps de l'escorte s'effondrer sur le macadam, ces hommes croisés au petit-déjeuner qui n'étaient déjà plus que des statistiques dans une guerre de ports. Le volant devint visqueux sous ses doigts. Elle ne sentit pas la balle traverser la portière, ni le métal déchirer les chairs de son épaule gauche ; elle perçut seulement une chaleur liquide, une marée de fer et de sel envahissant sa manche en soie.

— Reste baissé, putain ! cracha-t-elle, les dents serrées contre un cri.

Mateo, recroquevillé sur le cuir noir, fixait le profil de l'avocate. La Juge de Verre venait de se briser pour révéler un noyau de pure fureur. Il vit le sang imbiber son chemisier, une tache sombre s'étendant avec la régularité d'une horloge. La voiture tanguait, frôlant les murets de pierre à chaque virage, tandis que les phares des poursuivants balayaient l'habitacle, lames blanches dans le noir. Il n'y avait plus de hiérarchie, plus de cartel, plus de lois internationales, seulement deux animaux blessés dans une boîte de conserve lancée à cent quarante à l'heure.

Elle changea de rapport dans un grognement de douleur, le bras gauche désormais inerte. L'odeur de la poudre et de l'ozone saturait l'habitacle, étouffant le parfum coûteux de Sofia. Mateo tendit la main pour saisir le volant alors que la voiture amorçait une dérive dangereuse vers le précipice. Leurs doigts se frôlèrent, un contact électrique au milieu des débris de verre et de la peur brute.

— Je te tiens, murmura-t-il, sa voix à peine audible sous le sifflement du vent.

Elle ne répondit pas. Ses pupilles se rétractaient, une lueur sauvage remplaçant le calcul. Elle savait que s'ils s'arrêtaient, le bitume boirait leur sang avant l'aube. Derrière eux, une explosion sourde illumina le ciel : le Range Rover venait de rendre l'âme dans un panache de kérosène. Ils étaient seuls sur la route côtière, portés par l'élan d'une survie irrationnelle, unis par la morsure de l'acier contre la peau.

Le V12 bégaya une dernière fois, une plainte mécanique étouffée par le fracas des vagues contre les brise-lames de l'Estaque. Sofia éteignit les feux d'un geste sec. Elle laissa la BMW dériver dans l'ombre d'un hangar désaffecté, là où l'odeur de vieille graisse et de sel marin remplaçait celle du kérosène brûlé. Le silence qui suivit fut plus violent que les détonations de la Corniche ; il était lourd, chargé du poids des morts laissés dans la ferraille tordue. Sofia s'effondra contre le dossier, son souffle n'étant plus qu'un sifflement erratique. La lune découpait des motifs géométriques sur son visage blafard. Sa main droite, crispée sur le levier de vitesse en ronce de noyer, tremblait d'un spasme qu'elle ne parvenait plus à dompter.

Mateo ne bougea pas tout de suite, observant la tache d'encre qui dévorait la soie claire, une géographie du désastre rendant dérisoires les cartes des routes maritimes étudiées la veille. Il tendit le bras vers la boîte à gants et en sortit une bouteille de cognac oubliée par un lieutenant qui n'aurait plus jamais soif. Le bouchon sauta avec un bruit sourd, petit écho de vie dans ce tombeau d'acier et de cuir Nappa.

— Boire ne recoudra pas le trou, grimaça Sofia, les yeux fermés, alors qu'une goutte

de sueur froide coulait le long de sa tempe.

— C'est pour le fer, répondit-il d'une voix dépourvue de sa morgue habituelle.

Il s'approcha d'elle. L'espace confiné forçait une intimité qu'aucun salon feutré de Bogota n'aurait permise. Mateo déchira le tissu d'un coup sec, révélant la plaie : un cratère rouge et visqueux où le plomb s'était invité sans frapper. Sofia ne cria pas, elle se contenta de mordre l'intérieur de sa joue, ses doigts s'enfonçant dans le rembourrage du siège. Le monde extérieur n'existait plus, réduit à la chaleur de ce corps d'homme contre le sien et à l'odeur métallique de leur survie. Le « Pont des Trois Mondes » semblait bien loin, abstraction politique face à la réalité brute d'un morceau de métal logé entre deux os.

Il versa l'alcool sur la plaie. Elle arqua le dos, un gémissement étranglé mourant dans sa gorge alors qu'il la maintenait fermement. Mateo utilisa son propre mouchoir en lin, marqué de ses initiales brodées, pour compresser l'hémorragie. Ses mains se tachaient de ce sang qui n'était pas le sien, mais qui le liait désormais à elle plus sûrement qu'un pacte scellé devant un notaire corrompu.

— Les Calabrais savaient exactement où nous serions, murmura-t-il enfin, ses yeux fouillant l'obscurité du hangar.

Sofia tourna lentement la tête vers lui, sa pâleur accentuant l'éclat de ses iris. Elle savait que la guerre de territoires venait de franchir un cap irréversible, que les codes de la vieille garde marseillaise s'étaient dissous dans l'acide des ambitions andines. Ils étaient deux prédateurs blessés, acculés dans une voiture de luxe devenue cercueil, réalisant que dans ce jeu de miroirs, le premier qui baissait sa garde offrait son cou au rasoir. Mateo posa son front contre le sien, un geste de complicité brute, tandis qu'au loin, les premières sirènes de police commençaient à déchirer le velours de la nuit phocéenne.

# Chapitre 5

## Le Sacrifice de l'Infiltrée

Le Mistral s'engouffrait sous les tuiles déchaussées de la villa, un sifflement de turbine qui couvrait le clic méthodique de l'allumeur dissimulé derrière la plaque du four. Sofia s'accroupit, les doigts sur le cuivre froid de la conduite de gaz. Le montage était propre, une dérivation en bypass d'une précision chirurgicale. Ce n'était pas une signature de la pègre marseillaise, mais le travail d'un artificier de la DGSE, le genre de technicien qu'on croise dans les couloirs de la Place Beauvau. Paris n'avait pas envoyé de renforts ; ils avaient expédié un linceul thermique.

Elle se redressa, les vertèbres craquant dans le silence de la cuisine. L'odeur du café froid se mêlait à celle, plus âcre, du salpêtre qui rongait les murs. Elle tira une Gauloise de son paquet froissé, l'alluma, et laissa la fumée stagner. À Paris, on avait décrété que le dossier du « Pont des Trois Mondes » présentait un risque systémique. Le sang de Sofia était devenu la variable d'ajustement nécessaire pour gripper l'engrenage.

Elle traîna un baril d'huile rouillé jusqu'au centre de la cour. Le ciel de 1994 pesait sur les collines pelées, bas et gris comme une plaque de tôle. Elle remonta les manches de son blouson en cuir, sentant le contact rugueux de la crosse du Beretta 92FS contre ses côtes. D'un sac de sport en nylon, elle vida les scellés : rapports de filature, organigrammes du cartel de Cali, photos de cargaisons saisies au port de Casablanca. Des mois de planques et de nuits blanches réduits à une pile de papier glacé.

Elle vida un bidon d'essence sur l'ensemble. Le liquide irisa les visages sur les clichés. Elle fixa un instant le regard de Mateo sur une photo prise au téléobjectif, ce regard de chien de fusil qui cherche une issue là où il n'y a que des murs. Ils étaient

de la même race, finalement. Deux cibles mouvantes marquées au fer rouge par ceux qui les avaient employés.

La flamme du Zippo tomba. Le souffle de l'inflammation lui plaqua les cheveux en arrière.

Sofia regarda sa carte de juge d'instruction, ce rectangle de plastique qui matérialisait son ancienne vie, se tordre et noircir. Le sceau de la République fondit, coulant comme une larme de goudron dans le brasier. Ce n'était pas seulement une enquête qui partait en fumée, c'était la magistrate qui s'évaporait. La femme qui croyait aux procédures mourait ici, dans cette arrière-cour, laissant la place à quelque chose de plus sec, de plus tranchant.

Elle ne sentait plus le froid du Mistral, seulement la chaleur de la haine, un bloc de plomb logé dans sa poitrine. À Paris, ils pensaient l'avoir enterrée. Ils ignoraient qu'en essayant de supprimer un témoin, ils venaient de libérer un prédateur.

Le grondement d'un moteur brisa le silence. Une Mercedes gravissait la route côtière en poussant ses rapports. Mateo.

La 500 SEL s'immobilisa dans un crissement de gravier. Les phares découpèrent des cônes de poussière dans l'obscurité. Le moteur tourna encore quelques secondes avant de s'éteindre, suivi du cliquetis métallique du bloc thermique qui refroidit. Mateo descendit, silhouette sombre dans un costume de lin qui n'avait pas un pli. Il ne ferma pas sa portière.

Il fit trois pas vers le baril. Des copeaux de suie tourbillonnaient autour de lui. Il ne regarda pas Sofia, postée dans l'ombre du porche, mais fixa les cendres.

— L'essence a toujours la même odeur, de Cali à Marseille, dit-il sans se retourner. Sauf qu'ici, on brûle les preuves avant les corps. Tu simplifies la tâche de tes patrons,

Sofia.

Elle sortit de l'ombre, le Beretta au poing, le doigt le long du pontet.

— Paris a envoyé un cadeau de départ, Mateo. La villa est piégée. Si tu es venu pour les dossiers, tu arrives pour l'inventaire. Si tu es là pour moi, j'espère que tu as une bonne raison de mourir.

Il tourna enfin la tête. Le reflet des flammes dans ses yeux leur donnait une lueur de cuivre.

— Tes amis de la Place Vendôme ont loué une équipe locale. Une Alfa grise me suit depuis l'Estaque. Ils attendent que je sois sous le toit pour tout raser au phosphore. Le « Pont des Trois Mondes » doit être une page blanche.

Un craquement dans le maquis. Trop sec pour être le vent. Mateo bascula derrière le capot blindé de la Mercedes au moment où une rafale de pistolet-mitrailleur hachait le crépi de la façade.

Sofia roula au sol, le goût de la poussière dans la bouche. Elle ne chercha pas l'angle de tir, elle chercha la menace la plus proche. Une silhouette progressait vers le baril, compacte, le canon d'un PM équipé d'un silencieux pointé vers elle. Elle pressa la détente deux fois. Le recul du 9mm fut un choc sec dans son poignet. L'homme s'effondra, son corps heurtant le bidon d'huile dans un fracas de métal qui résonna dans la vallée.

Le silence revint, seulement troué par le sifflement d'un pneu crevé sur la voiture. Mateo se redressa, une trace de sang sur son revers de veste. Il rangea son arme avec une lenteur calculée.

— Ils reviendront, dit-il. Le système ne supporte pas les anomalies.

Sofia se releva, époussetant la terre de son jean. Elle regarda la villa. Les combles commençaient déjà à luire d'un éclat orangé. Le piège de Paris s'activait. Elle n'était plus une infiltrée, ni une juge. Elle était une erreur de calcul.

— On va devenir leur cancer, dit-elle.

Mateo esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux. Il ouvrit la portière passager.

— Monte. La route vers Tanger est longue, et j'ai horreur de voyager seul avec mes morts.

Elle rangea le Beretta et grimpa dans la Mercedes. Derrière eux, la villa explosa dans une gerbe de lumière blanche, effaçant les dernières traces de Sofia l'honnête. Dans le rétroviseur, les flammes dévoraient le passé. La voiture s'élança dans la nuit, dévorant le bitume vers le Sud, là où la seule loi qui tienne encore est celle du fer et du sang.

# Chapitre 6

## Le Pont de Sang

Des effluves de gasoil lourd et d'iode saturaient le quai. Là où la piste de terre mourait contre l'asphalte frais du terminal, Mateo ajusta les revers de son pardessus en laine. Ses yeux suivaient la colonne de camions s'immobilisant dans un râle de freins hydrauliques. C'était son œuvre : une ligne de ravitaillement tendue entre les laboratoires de la vallée du Cauca et les réseaux de la Côte d'Azur. Un trait d'union tracé sur l'abîme.

À ses côtés, Sofia restait indifférente à la marchandise. Elle observait les ombres découpées par les projecteurs de chantier sur les parois des containers. Sa main, gantée de chevreau noir, reposait immobile sur le rebord de la portière.

— Ton père serait fier, murmura-t-elle. Ou terrifié.

Mateo esquissa un sourire dépourvu de chaleur.

— Mon père n'éprouve que des sentiments convertibles en pourcentages, Sofia. Il voit une ligne de crédit là où je bâtis un empire.

Le silence qui suivit fut rompu par le grésillement d'un poste Motorola. Une voix hachée par la friture s'éleva, trop aiguë, dénuée de la discipline habituelle des hommes de Cali. Mateo reconnut le code de fréquence, mais l'indicatif appartenait à Marseille. Avant qu'il ne puisse interroger sa garde, des phares déchirèrent l'obscurité depuis les collines surplombant le port. Une demi-douzaine de tout-terrains encerclèrent le convoi en un mouvement de tenaille millimétré. Les silhouettes qui en jaillirent portaient les vestes de cuir sombre et les fusils d'assaut des commandos de la French Connection.

— Ils ont trois heures d'avance, lâcha Mateo, la main plongeant vers le holster sous son bras.

— Ils ne sont pas venus pour la livraison, Mateo.

La voix de Sofia avait la neutralité d'un verdict. Elle ne chercha pas à se mettre à l'abri. Elle resta droite, presque sculpturale sous la lumière crue des pylônes.

— Ils sont venus pour le solde de tout compte. Ton père leur a transmis les balises GPS de chaque véhicule dès le départ de Bogota.

Un premier tir de précision brisa le pare-brise du camion de tête. La violence fut immédiate, chirurgicale. Un garde s'effondra sans un cri, le buste haché par une rafale courte. Mateo se jeta derrière l'aile de la Mercedes, sentant le châssis vibrer sous les impacts. Il se tourna vers Sofia pour la couvrir, mais elle n'avait pas bougé. Elle se tenait debout au milieu de la fusillade, les mains visibles, le regard fixé sur la crête où les tireurs marseillais consolidaient leur position. Un homme en trench-coat s'avança, abaissant son arme en signe de reconnaissance.

— Baisse-toi, bordel ! hurla Mateo.

Sofia tourna lentement la tête. La lueur des premiers incendies léchant les réservoirs se reflétait dans ses yeux clairs, les rendant aussi durs que du quartz.

— Je ne suis pas ton avocate, Mateo. Je ne l'ai jamais été. Je suis l'auditrice envoyée pour vérifier que rien ne survivra à cette nuit. Ton père a vendu ses routes pour racheter sa tranquillité auprès des banques helvétiques. Tu es la dernière ligne qu'il doit rayer de son grand livre.

Elle sortit un petit émetteur de sa poche et pressa un bouton unique. Au loin, sur le

pont surplombant l'accès principal du port, une explosion sourde fit trembler le sol, coupant toute retraite. Le piège se refermait dans un fracas de métal tordu. Mateo comprit que chaque conseil, chaque caresse de ces derniers mois n'avaient été que les étapes d'une lente mise à mort orchestrée par son propre sang.

— Il m'a promis que ce serait rapide, ajouta-t-elle, alors que les premiers Marseillais franchissaient le périmètre de sécurité.

Mateo regarda le canon d'un fusil se stabiliser sur sa poitrine. Il ne restait que le sifflement du vent et le crépitement des flammes. Il redressa sa veste, retrouvant cette élégance vaine des condamnés.

— Dis-lui qu'il a sous-estimé le prix de ma haine.

La détente fut pressée. Pas par les Français, mais par un tir venu de l'ombre des containers, là où les derniers fidèles de Mateo vendaient chèrement leur peau. L'homme au trench-coat bascula en arrière, sa gorge vaporisée en un brouillard pourpre qui vint souiller le revers immaculé de Sofia. Une seconde plus tard, le port ne fut plus qu'un immense tambour de métal frappé par la grêle. Mateo se jeta au sol, le visage contre le bitume gras, tandis que les flancs de la Mercedes se transformaient en une passoire de luxe.

Le silence qui suivit la décharge fut plus terrifiant que le vacarme. Sofia s'était abritée derrière un bloc de béton, son visage de porcelaine désormais strié d'une traînée de sang qui n'était pas le sien. Elle ne tremblait pas ; elle rechargeait son Glock 17 avec une économie de gestes trahissant des années de pratique.

— Ton père a toujours eu le goût des comptes ronds, Mateo, lança-t-elle. Il savait que tes lieutenants ne t'abandonneraient pas. Il a simplement oublié de préciser aux Marseillais qu'ils serviraient d'appât pour vider les chargeurs.

Mateo rampa vers un pneu crevé, l'odeur âcre du caoutchouc brûlé lui piquant les narines. À quelques mètres, les Français reprenaient position par des sifflets brefs, encerclant la carcasse de la voiture comme des loups. Un projecteur balaya la zone d'une clarté chirurgicale. Dans ce cône de lumière, Mateo vit Sofia le fixer avec une lassitude administrative. Pour elle, il n'était plus un amant, mais un dossier dont les agrafes venaient de céder.

— La haine est une devise dévaluée ici, Mateo. On ne paie qu'en silence. Ton père récupère la route du Nord, les Marseillais gardent le monopole des ports, et toi... toi tu deviens la preuve que la trahison est le seul héritage qui ne soit pas taxé.

Une grenade défensive roula sur le béton, son anneau de sécurité tintant légèrement avant que l'onde de choc ne soulève la poussière. Dans la confusion de la fumée noire, Mateo se redressa, sa silhouette de prince déchu s'arrachant au chaos. Il savait que son père consultait sans doute sa Patek Philippe à cet instant précis, quelque part dans une villa de Cali, attendant que le monde redevienne propre.

Il glissa un nouveau chargeur dans son arme, le bruit sec du métal s'enclenchant comme un verdict. Le Pont de Sang n'était pas une route, c'était un autel, et il n'y avait plus de place pour les prières.

# Chapitre 7

## Marseille en Flammes

Le Mistral n'était plus un vent, c'était un linceul glacé s'engouffrant dans les travées de la Castellane. Il charriait l'odeur métallique de la cordite et le relent écœurant de la graisse brûlée. Dans l'habitacle de la Mercedes 500 SEL, l'air saturé de cuir neuf et de tabac froid étouffait. Mateo ne disait rien. Ses doigts restaient crispés sur le volant gainé, observant les panaches de fumée noire déchirer le ciel de Provence. À ses côtés, Sofia demeurait une statue de glace, le regard perdu vers les entrepôts du port sec qui finissaient de se consumer.

Les clans marseillais n'avaient pas envoyé de message. Ils avaient allumé un bûcher. En trois heures, quatre laboratoires de coupage et deux planques de transit du cartel de Cali avaient été rayés de la carte. Les locaux ne discutaient plus ; ils nettoyaient au lance-flammes, refusant que l'or blanc des Andes vienne souiller leur vieux pacte avec le pavot d'Orient.

« Ils pensent qu'on va reculer parce qu'ils brûlent un peu de marchandise », lâcha Mateo d'une voix sourde. « Ils oublient que chez nous, on rase des villages entiers pour une simple question de politesse. »

Il extirpa de la boîte à gants un détonateur industriel. Un boîtier lourd, archaïque, vestige des chantiers navals. Sofia posa enfin ses yeux sur l'objet. Elle savait que ce geste briserait l'omerta séculaire de la cité phocéenne. On n'utilisait pas d'explosifs de carrière en zone urbaine. C'était une rupture de contrat avec la discrétion du Milieu. Une déclaration de guerre totale.

La Mercedes s'ébranla, glissant silencieusement sur le bitume défoncé des quartiers

Nord. Devant un bar-tabac aux rideaux de fer baissés, trois hommes en blouson de cuir observaient le passage du convoi. Leur silence était plus lourd qu'une insulte. Mateo ne leur accorda pas un regard. Il gara la berline à deux cents mètres d'un silo à grains, plaque tournante des Corses pour le stockage de matériel et de munitions.

Sofia descendit la première. Ses talons claquèrent sur le béton avec une précision chirurgicale. Elle ouvrit le coffre, révélant les sacs de sport remplis de pains de plastique. L'odeur de l'explosif, douce et chimique, monta à leurs narines.

« Le Pont des Trois Mondes ne se construira pas sur des compromis, Sofia. Il se bâtira sur les cendres de ceux qui refusent de traverser », murmura Mateo en lui tendant la première charge.

Il y avait quelque chose de tragique dans la lenteur de leurs gestes. Le Milieu d'autrefois, celui des parrains à l'ancienne et des braqueurs d'honneur, agonisait sous leurs yeux. En plaçant ces charges contre les piliers du silo, ils pulvérisaient les derniers codes d'une ville qui s'était toujours crue imprenable. Une première explosion sourde fit trembler le sol. Une seconde, bien plus violente, projeta des éclats de béton jusqu'aux pneus de la Mercedes. Le Mistral s'empara instantanément de la chaleur, propageant le brasier vers les cuves voisines. Dans le rétroviseur, Mateo vit le reflet des flammes dans les yeux de Sofia. Elle ne souriait pas. Elle comptait les morts à venir. La Juge de Verre ne cherchait pas le pouvoir, mais le néant.

Le ciel se mua en une nappe de velours pourpre, déchirée par les éclats de magnésium et les hurlements de la tôle qui se tordait. Le silo recrachait des décennies de poussière de céréales en une nuée incandescente. Mateo gardait les mains fermes, sentant les vibrations de l'asphalte remonter dans ses avant-bras.

« Les Guérini ne sont plus qu'un souvenir d'historien, Mateo », dit Sofia d'une voix d'outre-tombe. « Et tu viens de couler leur cercueil sous dix mille tonnes de béton. »

Il ne répondit pas. Ses yeux étaient fixés sur une Peugeot 405 qui venait de déboîter d'une ruelle, phares éteints, se calant dans leur sillage. Le tic-tac métallique du moteur qui montait en température rythmait leur silence.

« Ils ne porteront pas plainte », murmura enfin Mateo en changeant de rapport. « Ils vont ramasser leurs morts dans les décombres. Et ils viendront chercher nos têtes avant l'aube. »

À quelques kilomètres de là, dans l'arrière-salle d'un bar de la Joliette saturée de fumée de Gauloises, Toussaint ne broncha pas lorsque les vitrines tremblèrent. Il resta immobile, tapotant ses cendres dans un cendrier en cristal massif. Ses lieutenants, des colosses aux mains marquées par les combats de ruelle, attendaient un signe.

« Ces Colombiens croient que Marseille est une jungle sans propriétaires », finit par lâcher le vieil homme. « Ils pensent que le feu appartient à celui qui craque l'allumette. Rappelez-leur que dans cette ville, même les flammes nous doivent le respect. »

La Mercedes s'engouffra dans un goulot d'étranglement entre deux entrepôts lépreux. Mateo écrasa le frein. La berline pivota dans un cri de gomme brûlée pour faire face à la Peugeot. Il coupa le contact. L'obscurité les avala. Il glissa un Beretta sous sa cuisse droite.

La voiture suiveuse s'arrêta à vingt mètres. Pneus crissant sur les gravats. Deux silhouettes en sortirent, sombres, précises. Elles ne cherchèrent pas d'abri. C'était une confrontation de principes. Mateo descendit, utilisant sa portière comme bouclier dérisoire.

« Vous êtes du mauvais côté du vent ! » cria-t-il.

Un coup de feu unique pulvérisa la lunette arrière de la Mercedes. Mateo riposta.

Trois tirs cadencés. Chirurgicaux. La masse sombre au centre s'effondra. La seconde silhouette se replia vers le véhicule, faisant hurler la marche arrière dans un nuage de fumée bleue.

Sofia n'avait pas bougé de son siège. Elle observait l'horizon où les silos continuaient de cracher leur agonie lumineuse. Sa curiosité restait froide, presque clinique.

« Nous sommes en retard pour le rendez-vous avec les Turcs », nota-t-elle simplement.

Mateo rengaina son arme. Le clic du chargeur résonna comme une ponctuation finale. Le sang sur le bitume brillait d'un noir huileux sous les reflets de l'incendie. Il remonta en voiture, les mains désormais tachées d'une suie qu'aucune pluie marseillaise ne pourrait effacer. Le Pont des Trois Mondes venait d'être baptisé par le plomb.

# Chapitre 8

## Confession au 9mm

Le Mistral hurlait sous les tuiles de la villa de l'Estaque, un râle sec qui faisait vibrer les huisseries vermoulues. À l'intérieur, l'air pesait, saturé par l'âtre fumée d'une Gitane consumée et le parfum musqué de Sofia, une fragrance qui, pour Mateo, commençait à prendre l'odeur d'un linceul. Le Sig Sauer reposait sur la table basse, le canon pointé vers le vide, mais son ombre découpée par la lampe à huile semblait dévorer l'espace entre leurs deux fauteuils de cuir craquelé.

« Le chauffeur à Tanger n'a pas eu le temps de réciter un seul acte de contrition », commença Sofia. Elle ne le regardait pas. Ses yeux restaient soudés à la flamme vacillante d'une bougie dont la cire noyait lentement le bois sombre du guéridon. « J'ai moi-même transmis les coordonnées GPS à la marine marocaine. Le premier convoi n'a jamais dépassé les colonnes d'Hercule. »

Mateo ne broncha pas. Ses mains, croisées sur ses genoux, conservaient une immobilité de marbre funéraire. Dans son esprit, les chiffres s'alignaient avec une précision de comptable : trois tonnes de coke andine, le prestige du cartel de Cali, et la promesse faite à ses oncles de régner sur la Méditerranée. Tout cela venait d'être jeté aux prédateurs du détroit par la femme qui partageait son lit depuis six mois.

« Pourquoi ? » murmura-t-il. Sa voix était d'une douceur clinique, celle d'un prédateur qui n'a plus besoin de feuler.

« Parce que tant que tu es le prince héritier, tu n'es qu'une prothèse de leur volonté », répondit-elle en tournant enfin son regard de silex vers lui. Elle écrasa sa cigarette dans un cendrier en cristal avec une lenteur calculée. « Je voulais saborder le pont

avant qu'il ne soit bétonné. Je voulais que tu sentes le goût de la cendre, que tu comprennes que ton nom n'est qu'un gilet pare-balles percé d'avance. Maintenant, Mateo, tu n'as plus d'empire. Tu n'as que moi. »

Un craquement dans la charpente fit tressaillir l'ombre des meubles. Mateo sentit une remontée acide lui brûler l'œsophage. L'intimité de cette pièce s'était muée en une cellule de verre où chaque respiration était une entaille. Il tendit la main, la pulpe de ses doigts effleurant le grain granuleux de la crosse du pistolet.

« Tu as sacrifié douze hommes pour un test de loyauté, Sofia ? » Il fit glisser l'arme vers lui, le métal griffant le bois dans un crissement léger. « C'est une méthode de Palerme. Mais nous venons de Cali. Chez nous, on ne choisit pas entre le sang et l'amour. On garde le sang, et on noie le reste. »

Elle esquissa un sourire, un pli amer qui ne monta pas jusqu'à ses orbites sombres. Elle savait qu'elle venait de lui livrer une confession qui valait un arrêt de mort. Le silence qui suivit fut plus tranchant que le vent sur la côte. Mateo saisit l'arme, sentant le froid de la culasse contre sa paume, et la regarda comme s'il la découvrait sous une lumière crue : une ennemie magnifique, une architecte du chaos qui l'avait aimé jusqu'à l'annihilation.

« Tu savais que je ne pourrais pas te pardonner », reprit-il. Son pouce libéra le cran de sûreté dans un dé clic sec qui résonna comme une sentence.

« Je savais surtout que tu ne pourrais plus jamais m'oublier », répliqua-t-elle d'un ton monocorde.

L'acier du guidon masquait désormais le grain de beauté au coin de son œil gauche. Mateo sentait la résistance de la détente, une pression de deux kilos qui le séparait de l'irréparable. Sofia ne cillait pas. Son buste restait droit, sa respiration si régulière qu'elle semblait narguer la mort. Dans cette villa isolée, le temps s'était cristallisé

autour d'une trajectoire balistique.

« On ne démissionne pas de Cali, Sofia. On finit juste évacué par les égouts », murmura-t-il. Ses phalanges blanchissaient. « Tu m'as offert une vérité dont je n'ai que faire. Les cadavres n'ont pas d'ego, ils n'ont que des orifices. »

« Les cadavres n'ont surtout plus de maîtres », rétorqua-t-elle en avançant le front jusqu'à toucher le canon. Sa peau était brûlante, contrastant avec la froideur industrielle du Sig. « Tire, Mateo. Deviens le Condor qu'ils attendent, cette marionnette de sang, ou jette cette ferraille et regarde enfin le monde : une charogne que nous allons dévorer ensemble. »

Le silence fut brusquement rompu par un bruit parasite : le crissement de pneus sur le gravier de l'allée, suivi de l'extinction simultanée de phares. Ce n'était pas le vent. Mateo comprit que le sablier s'était vidé. Soit Sofia n'était pas venue seule, soit ses oncles avaient déjà dépêché les nettoyeurs pour effacer l'affront de Tanger.

Il ne pouvait pas presser la détente. Non par pitié, mais parce qu'elle était devenue le miroir exact de sa propre déchéance. Il baissa l'arme et la retourna, lui tendant la crosse avec une raideur de vieux soldat.

« Ils sont là », dit-il simplement.

Le fracas d'une vitre brisée au rez-de-chaussée déchira la nuit, suivi du murmure étouffé d'un silencieux. Mateo saisit Sofia par la nuque, un geste mêlant la brutalité du bourreau et la ferveur d'un naufragé, pour la jeter au sol derrière le buffet massif. Il ne cherchait plus le salut du cartel ; il venait de brûler son propre nom en choisissant le camp des parias. Un éclat de lumière jaillit du couloir, le premier flash d'un fusil d'assaut qui balaya les ombres de la pièce.

Mateo bascula la lourde table en chêne pour s'en faire un rempart. L'élégance du

prince de Cali se dissolvait dans l'adrénaline brute.

« Si nous sortons d'ici, je te tuerai moi-même pour ce que tu as fait », souffla-t-il alors qu'une rafale de 5.56 labourait le plâtre au-dessus d'eux, projetant une poussière blanche sur leurs visages tendus.

Sofia vérifia le chargeur de son propre Beretta avec une précision chirurgicale, un sourire carnassier étirant ses lèvres. « J'y compte bien, Mateo. Mais d'abord, aide-moi à vider cette maison. »

# Chapitre 9

## L'Heure des Loups

L'odeur de la saumure se mêlait à celle du gasoil brûlé, une signature olfactive que Mateo n'oublierait jamais, celle des fins de règne et des quais désertés. Derrière eux, la carcasse fumante d'un hangar du port autonome de Marseille crachait encore des étincelles orangées qui venaient mourir dans les eaux noires du bassin. À quelques encablures, le ronronnement sourd d'un moteur hors-bord déchirait le silence poisseux de la nuit ; les nettoyeurs de Cali ne demanderaient pas de comptes, ils venaient ramasser les débris et s'assurer qu'aucune voix ne puisse jamais porter jusqu'au palais de justice.

Dans l'habitacle de la Mercedes, l'atmosphère était plus lourde que le plomb. Paco, le lieutenant fidèle, celui qui avait partagé avec Mateo les plateaux de \*bandeja paisa\* à Medellín et les nuits d'attente dans les planques du Rif, fixait l'horizon, les mains crispées sur le cuir usé du volant. Il ne regardait pas Sofia, assise à l'arrière, dont les traits fins étaient zébrés par l'ombre des grues portuaires.

— Elle est le cancer, Mateo, murmura Paco sans tourner la tête, sa voix rocailleuse trahissant une fatigue de vieux soldat. On ne négocie pas avec une tumeur. On l'arrache. Cali a envoyé la \*Sombra\* pour ça. Si on ne leur livre pas la Juge, c'est nous qui finirons dans un fût de soude avant l'aube.

Mateo sentit le froid du Beretta glissé dans sa ceinture, un contact métallique qui semblait aspirer toute sa chaleur. Le silence qui suivit fut l'aveu de l'abîme qui s'était creusé entre eux. Il revit les routes de terre rouge, l'époque où la loyauté était la seule monnaie d'échange, avant que l'ambition de fusionner les routes de la cocaïne et du haschisch ne transforme leurs vies en un jeu de miroirs déformants.

Sofia ne dit rien, mais ses yeux d'un gris d'acier rencontrèrent ceux de Mateo dans le rétroviseur. Elle ne demandait pas de pitié ; elle observait simplement la décomposition d'un homme de principe.

Le canot pneumatique des nettoyeurs heurta le quai avec un choc sourd, le bruit du caoutchouc contre le béton vibrant jusque dans leurs os. Paco amorça un mouvement vers son arme, un geste lent, presque cérémoniel.

Le coup de feu ne fit qu'un bruit sec, étouffé par le hurlement soudain du Mistral qui s'engouffrait entre les containers. La tête de Paco bascula contre la vitre latérale, le verre se parant d'une toile d'araignée écarlate sous l'impact. Mateo resta immobile, le bras tendu, sentant l'odeur de la poudre brûlée envahir l'habitacle. Le lieutenant n'était plus qu'un poids mort, une relique d'un code d'honneur qu'ils venaient d'enterrer ensemble.

— Sors de la voiture, ordonna Mateo, sa voix n'étant plus qu'un souffle haché par l'adrénaline.

Il ne regarda pas le corps de Paco s'affaisser sur le klaxon, provoquant un hurlement monotone qui semblait appeler les loups du port. Il attrapa Sofia par le bras, l'entraînant vers l'ombre d'un empilement de caisses de transport, tandis que les silhouettes sombres des nettoyeurs escaladaient le quai, leurs pistolets-mitrailleurs pointés vers le vide.

Il poussa Sofia contre le flanc froid d'un container de la Maersk, sa main pressée sur la bouche de l'avocate. Sous sa paume, il sentit le tremblement de sa mâchoire, une vibration qui n'était pas de la peur, mais une analyse glaciale.

Les nettoyeurs de la \*Sombra\* ne criaient pas d'ordres. Ils se déplaçaient avec cette fluidité silencieuse apprise dans les jungles de la Valle del Cauca, leurs bottes glissant

sur le goudron gras de sel et de gasoil. Le faisceau d'une lampe tactique balaya le dessous de la berline, révélant les flaques d'huile qui se mélangeaient au sang de Paco.

— Ils sont six, murmura Mateo à l'oreille de Sofia. Si tu as encore ce petit Smith & Wesson dans ta jarrettière, c'est le moment. Ici, on meurt proprement ou on ne meurt pas du tout.

Il vérifia son chargeur, comptant les balles. Le premier nettoyeur apparut à l'angle d'une pile de bois, son Uzi pointé vers l'avant. L'homme s'arrêta, humant l'air chargé d'iode. Mateo ne lui laissa pas le temps de voir la silhouette de Sofia. Il pivota, le corps bas, et lâcha deux tirs rapides qui brisèrent le genou puis la gorge du sicario. L'homme s'effondra avec un gargouillis, ses doigts se crispant sur la détente pour libérer une rafale aveugle qui ricocha sur le métal dans un vacarme infernal.

— Cours, ordonna Mateo.

Ils s'élancèrent entre les rangées de ferraille. Le Mistral faisait gémir les grues géantes au-dessus de leurs têtes. Mateo sentait son cœur cogner contre ses côtes. Il n'était plus le Condor surplombant les Andes ; il n'était qu'un rat traqué cherchant un trou dans le béton pour protéger une femme qui, il le savait avec une certitude amère, n'hésiterait pas à le livrer si elle en sortait vivante.

Derrière eux, le silence était revenu. Les quatre survivants de la \*Sombra\* resserraient le cercle. Mateo s'arrêta brusquement devant un tapis de filets de pêche abandonnés, sentant l'odeur du varech pourrissant. Il n'y avait plus d'issue, seulement l'eau noire du bassin et les silhouettes qui se dessinaient maintenant à trente mètres.

Sofia se tourna vers lui, son visage dépourvu de toute émotion. Elle posa une main sur le revers de sa veste, un geste presque tendre.

— Tu as tué ton frère pour moi, Mateo, dit-elle d'une voix qui n'avait pas la moindre fêlure. Mais dans ce monde, les loups ne mangent pas les loups. Ils les achèvent quand ils sont blessés.

Elle recula d'un pas vers le bord du quai. Mateo comprit alors que le sang versé sur le cuir de la Mercedes n'était pas un gage de survie, mais le prix d'entrée pour un enfer dont Sofia tenait déjà les clés. Les nettoyeurs s'arrêtèrent, leurs armes abaissées, comme s'ils attendaient un signal qui ne venait pas de Cali, mais de la femme qui se tenait devant eux, souveraine dans les décombres de l'empire qu'elle venait de dévaster.

# Chapitre 10

## Le Sel du Silence

L'air de Casablanca s'engouffrait dans les poumons avec une amertume de gasoil et d'iode, une mixture poisseuse qui collait à la gorge. Au bout du quai 14, la carcasse rouillée du cargo \*Doris\* vibrait, ses moteurs diesels martelant le béton dans une cadence sourde. Mateo pressait un mouchoir de soie contre son flanc droit. Sous ses doigts, la plaie ouverte par la lame de Sofia pulsait, un cratère chaud qui inondait le lin blanc de sa chemise. Le sang coulait sur ses mocassins à pampilles, s'écoulant en filets sombres pour rejoindre les flaques d'huile irisée qui stagnaient au pied de la Mercedes 500 SEL.

Sofia surplombait le quai depuis la coupée du navire. Le vent du large faisait claquer les pans de son trench-coat contre ses jambes. Elle serrait contre elle la mallette en cuir d'autruche. À l'intérieur, les disquettes de 3,5 pouces et les registres manuscrits pesaient plus lourd que l'or : les coordonnées des champs du Rif, les fréquences radio des go-fast et les numéros de comptes à la Belgolaise. Elle ne cillait pas, le visage figé dans une neutralité de marbre tandis que les chaînes de l'ancre remontaient dans un vacarme de ferraille broyée.

— Les routes sont déjà fermées, Mateo, lâcha-t-elle, sa voix tranchant le vrombissement des machines. Le transit par Tanger est tombé ce matin. Marseille ne répond plus. Tu n'es plus qu'un nom sur une liste de pertes.

Mateo tenta un rictus, mais un spasme lui tordit les entrailles, lui arrachant une quinte de toux qui tacha le bitume de rouge. Il vit le cargo s'écarter lentement, l'eau bouillonnante créant un gouffre entre le quai et son empire qui s'enfuyait. Sa main libre chercha son Browning à la ceinture, mais le bras lui parut peser une tonne. Il se

rappela l'odeur du kérosène sur les pistes de terre du cartel de Cali, cette ivresse de puissance qui s'évaporait maintenant dans la fumée noire de la cheminée du \*Doris\*.

— On ne possède jamais le silence, Sofia, parvint-il à articuler. On ne fait que le louer à des gens qui ont les crocs plus longs que les tiens.

Elle recula dans l'ombre des superstructures sans un mot. Le pont amovible s'était replié, scellant la fin du Pont des Trois Mondes. Un dernier éclat de projecteur frappa les lunettes de la femme avant que la silhouette massive du navire ne soit plus qu'une masse sombre glissant vers l'Atlantique. Mateo resta seul, le dos calé contre la portière froide de la berline.

Il sortit de sa poche le téléphone satellite Motorola, un bloc de plastique inerte. L'antenne déployée ne captait rien, pas même le souffle d'un allié. Le code d'honneur des familles, ce vernis de loyauté dont ils se gargarisaient dans les haciendas de Bogota, venait de se dissoudre dans l'obscurité du port. Un rat fila entre les piles de pneus, s'arrêtant un instant pour flairer la carcasse de l'héritier déchu. Mateo ferma les yeux, sentant la chaleur quitter son corps au rythme du ressac contre le quai.

Le déclic métallique d'une portière brisa le silence poisseux. Mateo ne tourna pas la tête. Il connaissait ce bruit, cette fluidité d'une mécanique bien huilée. Il sentit le canon d'une arme se poser fermement derrière son oreille, une pression glaciale, presque intime. L'air de 1994, chargé de poussière et de trahison, entra une dernière fois dans ses bronches. Le ronronnement de la ville s'effaçait derrière le battement de son propre cœur, de plus en plus erratique, tandis que l'ombre des hangars recouvrait définitivement les débris d'un règne bâti sur le vent.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "LA ROUTE DES SPECTRES"*

Une œuvre écrite par Atelier Fusianima

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)